



HAL
open science

À l'écoute du village de Bassoré. Quand le paysage sonore révèle des reconfigurations socio-spatiales en pays bwa (Burkina Faso)

Elise Geisler, Sébastien Caillault

► **To cite this version:**

Elise Geisler, Sébastien Caillault. À l'écoute du village de Bassoré. Quand le paysage sonore révèle des reconfigurations socio-spatiales en pays bwa (Burkina Faso). Céline Herve. Penser le son, entendre l'inouï. Esthétique et politique de la modernité sonore, 591, Classiques Garnier, pp.583, 2023, Rencontres, 978-2-406-14978-1. hal-04186234

HAL Id: hal-04186234

<https://hal.science/hal-04186234>

Submitted on 23 Aug 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

À l'écoute du village de Bassoré

Quand le paysage sonore révèle des reconfigurations socio-spatiales en pays bwa (Burkina Faso)

Elise Geisler est maîtresse de conférences en théories et démarches du projet de paysage à l'Institut Agro . Pôle horticulture - paysage d'Angers. Ses recherches, menées au sein de l'UMR ESO (Espaces et sociétés), portent sur les théories et l'opérationnalité du paysage sonore, ainsi que sur les pratiques émergentes des concepteurs de l'espace et des territoires (paysagistes, architectes, urbanistes).

Sébastien Caillault est maître de conférences en géographie à paysage à l'Institut Agro . Pôle horticulture - paysage d'Angers. Ses recherches, menées au sein de l'UMR ESO (Espaces et sociétés), abordent les paysages et leurs évolutions dans des contextes à forts enjeux environnementaux (patrimonialisation, « dégradation »...).

Résumé

À partir d'une analyse interdisciplinaire du paysage sonore ordinaire en immersion dans un village de l'ouest du Burkina Faso, nous tentons de comprendre les reconfigurations socio-spatiales passées et en cours dans cette région. Il s'agissait pour l'un de décaler son regard, par l'écoute, sur un espace connu et arpente depuis plus de dix ans, et pour l'autre d'éprouver dans un contexte rural africain des méthodes d'analyse du paysage sonore déjà expérimentées dans des contextes urbains nord-européens.

Introduction

L'analyse du paysage sonore ne peut être envisagée en suivant un protocole unique et standardisé, les définitions multiples du monde sonore et la variété des disciplines qui l'abordent tendant à produire une variété de dispositifs méthodologiques. À partir d'une expérience sur le terrain d'une dizaine de jours, à la croisée des champs disciplinaires de la géographie, de l'aménagement, de l'écologie et de l'anthropologie sensorielle, nous tentons dans cet article de proposer des pistes de réflexions sur les rapports sonores que les populations entretiennent avec leur territoire de vie. Pour l'un de nous (S. Caillault), il s'agissait de décaler son regard sur un espace connu et arpente depuis plus de dix ans, une dizaine de villages anciens de la province du Tuy au Burkina Faso, en l'abordant cette fois-ci par l'écoute ; et pour la seconde (E. Geisler), il s'agissait d'éprouver des méthodes d'analyse du paysage sonore déjà expérimentées dans des contextes urbains nord-européens, mais cette fois-ci dans un contexte rural africain.

Au quotidien, l'espace dans les villages de cette région du Tuy est organisé et régi par des règles d'usages reposant sur le pouvoir local et l'animisme¹ (Jacob, 2007). À chaque espace ses usages et ses règles (espace habité, brousse, bois sacré). Cette segmentation des espaces et des usages laisse présager l'existence d'« unités sonores paysagères » très contrastées sur l'étendue du village, avec une gradation depuis le centre concentrant les activités humaines, vers la périphérie où la présence sonore serait plus limitée. Ce schéma spatial du « terroir africaniste » (Pelissier et Sautter, 1970) est animé par différents groupes sociaux : agriculteurs, griots, forgerons, notables... Cependant, un bref descriptif ne peut s'affranchir d'une caractéristique majeure dans ces campagnes, celle des reconfigurations socio-spatiales. En effet, en moins de quarante ans, l'espace de brousse est devenu un vaste espace cultivé et les populations organisées principalement autour de deux activités (élevage et culture) sont désormais composées par plus de cinq ethnies autour d'activités diversifiées (commerce, agropastoralisme,...). Ces recompositions fortes questionnent ainsi l'évolution des pouvoirs (Caillault et Marie, 2016). L'écoute de ces territoires permet-elle de révéler certaines configurations socio-spatiales et certains changements en cours ? Existe-t-il un rapport entre « unités sonores paysagères » et organisation dans l'espace de la population actuelle ?

À ces questions touchant à l'organisation des territoires viennent s'ajouter les rapides évolutions technologiques qui tendent également à modifier cette répartition de la production sonore. Cela se traduit notamment par l'apparition d'engins motorisés (déplacements inter-villages, activités

¹ Ici entendue comme un système de pensée et de pratiques de la nature qui structure notamment les règles foncières.

agricoles) et de systèmes d'amplification acoustique (développement des cabarets, lieux populaires de diffusion de la musique). Nous nous interrogerons donc sur les répercussions de cette répartition socio-spatiale en mutation et de ces évolutions technologiques et culturelles sur le vécu sonore quotidien des habitants. Comment le sonore occupe-t-il le territoire, et qui participe, à quelle hauteur, au paysage sonore du quotidien ? Quels rapports les habitants entretiennent-ils avec leur environnement sonore naturel et humain ? Observe-t-on des rapports de pouvoirs quant à la production sonore et sa réception par les villageois ? Comment sont perçus les changements / dynamiques sonores dans le paysage par ces derniers ? Y aurait-il, comme Schafer l'avait énoncé dans les années 1970 pour les sociétés post-industrielles du Nord dans son ouvrage *The Tuning of the world*, une tendance à la dégradation du paysage sonore *via* ces évolutions technologiques ?

Cette recherche exploratoire s'appuie sur un travail de terrain d'une dizaine de jours partagé entre observations, écoute active et enquête auprès des habitants, au démarrage de la saison d'hivernage (mois de juin). Dans cet article, nous présentons dans un premier temps notre objet d'étude commun : le paysage ordinaire, alimenté par des bagages disciplinaires et méthodologiques propres à chacun, notre terrain d'étude, un petit village de l'ouest du Burkina Faso, ainsi que la démarche méthodologique mise en place pour y analyser le paysage sonore. Dans un deuxième temps, nous cherchons à montrer comment le paysage sonore peut révéler certaines configurations socio-spatiales dans le village étudié, comment il peut nous renseigner tant sur les formes du paysage et ses évolutions que sur la manière dont il est perçu et transformé localement. Enfin, nous lançons dans un dernier temps quelques pistes de réflexions méthodologiques basées sur ce terrain d'une semaine, interrogeant les « pouvoirs » du sonore dans un travail d'enquête, les difficultés de traitement et les usages possibles du matériau sonore.

1. Analyser le paysage sonore dans un village de l'ouest du Burkina Faso

Dans cette première partie, nous souhaitons contextualiser notre démarche d'analyse du paysage : l'objet de notre recherche (le paysage ordinaire), au croisement de champs disciplinaires variés, notre terrain d'étude (un petit village de 800 habitants de l'ouest du Burkina Faso), et la démarche méthodologique expérimentée durant une semaine en immersion sur ce terrain (observations - écoute active – entretiens) y sont présentés.

1.1 L'analyse du paysage ordinaire comme point de rencontre

Si nous tirons nos méthodes et nos postures de recherche de la géographie et de l'écologie pour l'un, et de l'aménagement et de l'anthropologie sensorielle pour l'autre, nous nous rejoignons autour d'un objet d'étude commun : le paysage, entendu à la fois comme objet, support et médium de la recherche, considéré dans ses dimensions tant idéelles que matérielles, c'est-à-dire impliquant des relations (perceptions, représentations, pratiques) entre une population et son territoire de vie, et révélant des dynamiques socio-spatiales et culturelles. Nous considérons donc le paysage comme un environnement dans lequel les hommes agissent en interaction avec des processus et phénomènes naturels, un environnement perçu en fonction des aménagements que les hommes en font, et aménagés en fonction des perceptions qu'ils en ont (Berque, 1992). Notre recherche emprunte à l'anthropologie sensorielle, dans la mesure où le paysage est enjeu de rapports sociaux, qu'il est le support et le résultat de perceptions socialement et culturellement informées (Lenclud, 1995), mais aussi à la géographie et à l'aménagement puisqu'elle s'intéresse, en sus des processus perceptifs et représentationnels, aux formes construites et à l'espace en tant que tels.

Nous abordons ici le paysage dans et par sa dimension sonore, visant à identifier la façon dont ces rapports socio-spatiaux et culturels peuvent être informés par les relations sensorielles, et plus particulièrement sonores. Si notre approche se focalise sur l'aspect sonore du paysage, elle vise toutefois à ne pas user de filtre réducteur, considérant bien le paysage comme multisensoriel, sa dimension esthétique dépassant l'*artialisation* proposée par Alain Roger ou les esthétiques des grands modèles paysagers, pour prendre en considération celles plus locales des rapports sociaux et de l'individu (Luginbühl, 2007), celles du vécu des habitants à une échelle plus familière, celle du « paysage de la proximité » (Besse, 2011).

Nous cherchons également à comprendre les dynamiques, les évolutions, les changements observables dans et à travers le paysage sonore, le paysage étant selon nous avant tout une relation au monde, évoluant en fonction du contexte et de l'époque. Finalement, tant le paysage que sa dimension sonore, sont ici des prétextes pour comprendre ces dynamiques. Ce n'est pas tant les phénomènes sonores, ou les mécanismes culturels, perceptifs et phénoménologiques du paysage sonore qui nous intéressent, mais bien ce qu'ils nous racontent du vécu des populations en lien avec leur territoire de vie. Les sens comme accès au « monde réel » ne sont alors pas uniquement considérés selon des caractéristiques physiques absolues, mais aussi en fonction du contexte technologique, culturel et socio-économique de leur étude (Rodaway, 1994).

À notre vision du paysage ordinaire s'ajoutent les dimensions intersubjective et projectuelle (ou intentionnelle), qui considèrent que le paysage fait l'objet d'« interprétations communes du monde » et « se prolonge dans l'effort d'intelligibilité », le distinguant « d'autres notions proches, comme celles d'atmosphère ou d'ambiance, plus diffuses, plus fugitives » (Sgard, 2012, p. 47-48). En effet, le paysage se comprend et se vit selon différentes temporalités et possède une épaisseur et une matérialité que l'ambiance n'a pas : dans le paysage, « toutes les échelles du temps passé se manifestent spatialement au présent, du passé géologique le plus reculé (par exemple les rochers précambriens qui affleurent sur les rives de ce lac) aux événements les plus actuels (par exemple la pluie qui tombe en ce moment). » (Berque, 1996, p. 106). Cette manière d'aborder le paysage est d'ailleurs probablement ce qui permet ici de présenter un travail commun et croisé, malgré des disciplines et des bases méthodologiques à l'origine différentes.

Nous tenons à préciser que la notion de paysage ne fait pas l'objet de cette recherche, dans le sens où nous n'interrogeons pas l'existence de cette notion en pays bwa, mais qu'il s'agit bien là de définir les cadres théorique et méthodologique communs qui alimentent cette recherche croisée.

1.2 Bassoré¹, un petit village agricole à la clarté auditive exceptionnelle

Ce travail sur le paysage sonore s'est déroulé dans une région de l'ouest du Burkina Faso, et plus précisément du département rural de Béréba (Province du Tuy). Cette zone localisée dans un domaine bioclimatique soudanien (850 mm pluie/an) avec un relief peu marqué, est également appelée « Afrique des greniers » puisqu'elle concentre une grande partie des productions agricoles. Depuis les années 1970, la culture du coton a bouleversé les paysages, que ce soit *via* les changements de systèmes de production (intrants, mécanisation, élevage, etc.) ou *via* la démographie (densification, migrations, recomposition ethnique, etc.). Depuis les années 2000, des mesures de protection de la nature se sont renforcées pour lutter notamment contre l'extension des cultures et pour préserver des zones favorables à la biodiversité (écotourisme, chasse, foresterie). Actuellement, ce département est composé d'une vingtaine de villages anciens d'origine bwaba, avec des quartiers où se repartissent différentes ethnies (notamment Dafing, Mossi, Peul).

Nous nous sommes concentrés sur un seul de ces villages anciens, Bassoré (figure 1). D'origine bwaba, son ancienneté est authentifiée par son nom, faisant référence au chef et à un lieu central, mais également par sa position groupée sur la hauteur d'une petite colline entourée de très vieux baobabs. Notre approche du paysage sonore ordinaire impliquait un territoire d'étude d'échelle réduite, celle de l'espace vécu, où les interactions socio-spatiales du quotidien sont particulièrement appréhendables. La nécessité d'intervenir sur une échelle réduite est d'autant plus vraie lorsqu'on s'intéresse à la dimension sonore du paysage. En effet, l'ouïe est un sens de la proximité, de l'immersion et de la prégnance, bien plus que la vue, puisque nous pouvons difficilement nous abstraire de notre environnement sonore. Elle entretient une forte relation de complémentarité avec la vue dans notre rapport à l'espace et au temps (ces deux sens étant selon Hegel les deux sens intellectualisés, car n'impliquant pas de contact direct avec leur objet).

¹ Pour préserver l'anonymat des personnes rencontrées lors de notre travail d'enquête, nous avons fait le choix de modifier les noms des villages du territoire d'étude. Les noms des villages de Bassoré, Karého, Bakoué, Mokoui, Mako et Yassé sont donc le fruit de notre imagination et n'existent pas en pays bwa.

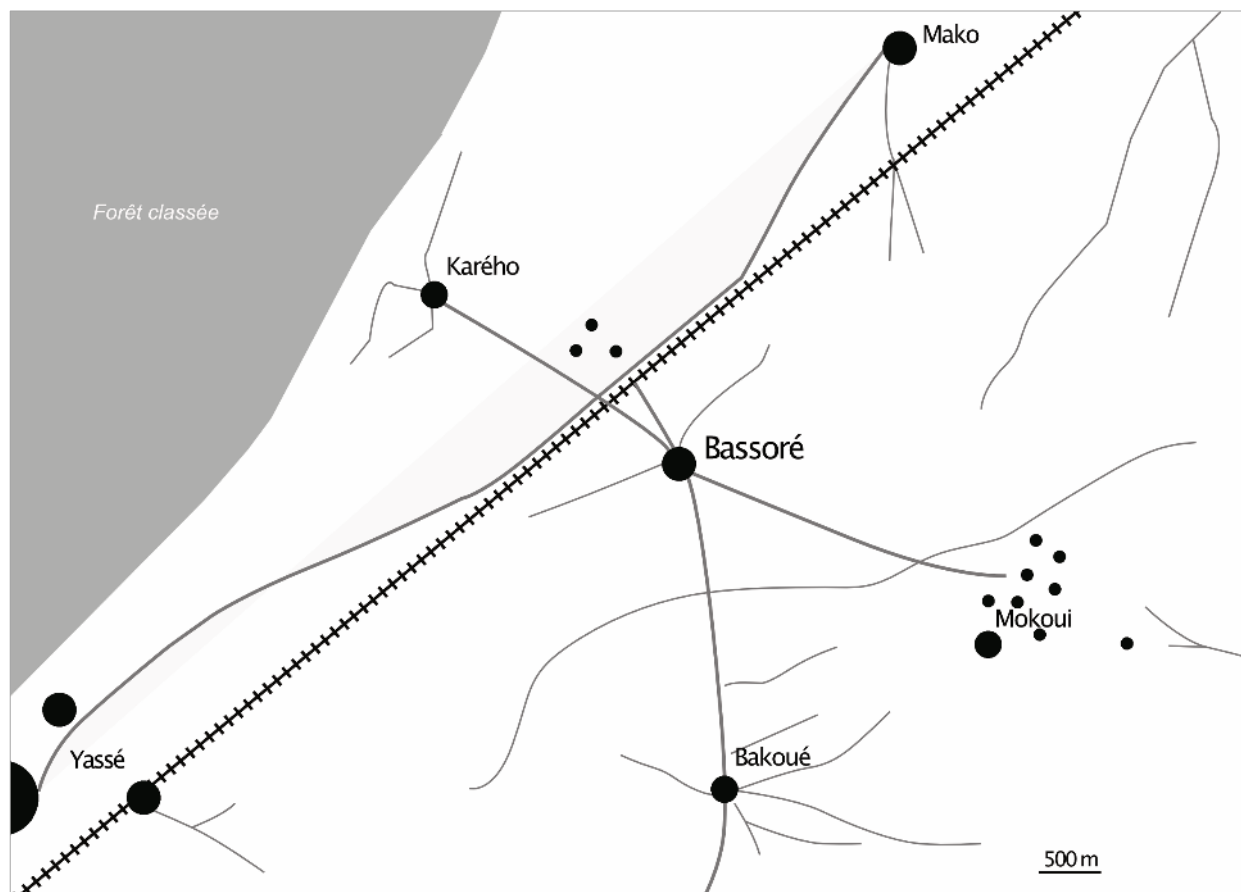


Figure 1 : le village de Bassoré et son environnement proche (auteurs, juin 2017)

Le village de Bassoré a connu une croissance importante à l'image des autres villages du département : de 80 habitants en 1975 à plus de 800 habitants en 2010. À Bassoré, on compte, en dehors de la population bwaba majoritaire, un campement Peul¹ au sud du village, et un campement Mossi² en périphérie nord-ouest, regroupant chacun plusieurs dizaines de personnes. Intégrés au sein du village, on note aussi la présence de villageois venant d'autres ethnies, comme le forgeron qui est Samo. Malgré les fortes évolutions démographiques et des systèmes de production qui pourraient laisser imaginer un paysage sonore dense et complexe, on est tout de suite surpris à Bassoré par la clarté d'écoute qui s'impose à nous, semblant nous doter soudainement d'une acuité auditive exceptionnelle. Aucune rumeur, aucun bruit de fond continu ne viennent couvrir les événements sonores qui émergent et disparaissent de manière très distincte dans le paysage. En effet, l'échelle réduite du village, le bâti groupé s'étalant sur seulement 1 km² environ, associé à un faible relief, permettent d'entendre très distinctement les sources sonores proches comme lointaines (jusqu'à plusieurs kilomètres) (figure 2). Il est ainsi rapidement aisé de reconstituer mentalement la carte du territoire environnant, nous permettant de localiser et de suivre les sources sonores à la trace : la moto qui traverse le village de part en part par la piste principale le reliant aux villages de Karého au nord, et Bakoué et Mokoui au sud, le train qui passe sur la voie ferrée au nord-ouest du village, le forgeron, au cœur du village qui martèle une lame de daba³ quand sonne le début de la saison des pluies, les louanges provenant d'une cérémonie protestante le soir dans le village voisin de Bakoué, ou encore la prière du muezzin portée depuis Mokoui. Cette clarté auditive est toutefois mise à mal de manière

1 Les Peuls sont un peuple d'éleveurs établi dans toute l'Afrique de l'Ouest et au-delà de la bande sahélo-saharienne. Ses membres sont majoritairement musulmans et parlent le *fulfulde*.

2 Le peuple Mossi est l'ethnie majoritaire du Burkina Faso. Ils sont musulmans et parlent le *moré*.

3 La daba est un outil agricole que l'on retrouve en Afrique de l'Ouest (Côte d'Ivoire, Ghana et Burkina Faso), composé d'un manche en bois et d'une lame plate qui lui est perpendiculaire, utilisé à la fois pour labourer, aérer la terre, couper et récolter.

événementielle, particulièrement durant la période d'hivernage¹, où les vents et les pluies très fortes agissent comme des masques sonores faisant disparaître dans un grondement continu toute activité humaine ou animale.



Figure 2 : village bâti et terres cultivées (juin 2017)

L'organisation générale du village suit un schéma assez « classique » dans la Province du Tuy, avec une répartition spatiale des quatre lignages bwaba composant la majorité de la population, de manière radiale, concentrant en son centre les habitations (maisons organisées autour de cours, regroupant un ou plusieurs couples d'une même famille, avec leurs enfants), puis les terres cultivées, réparties entre les familles par le chef du village, et enfin, la brousse, où sont localisés les champs, les jachères et certains espaces sacrés (figure 3). La répartition des familles se lit dans l'aménagement du village notamment grâce aux marqueurs visuels que sont certains arbres remarquables : les baobabs, ficus et nérés² (Duponnois et Lacombe, 2007). Dans ces différents espaces aux fonctions très segmentées, certaines règles d'usages ont lieu qu'il convient de respecter, en tant qu'autochtone, mais aussi comme visiteur, à l'image de la traversée de certains espaces (cimetières, lieux sacrés, autels sacrificiels).

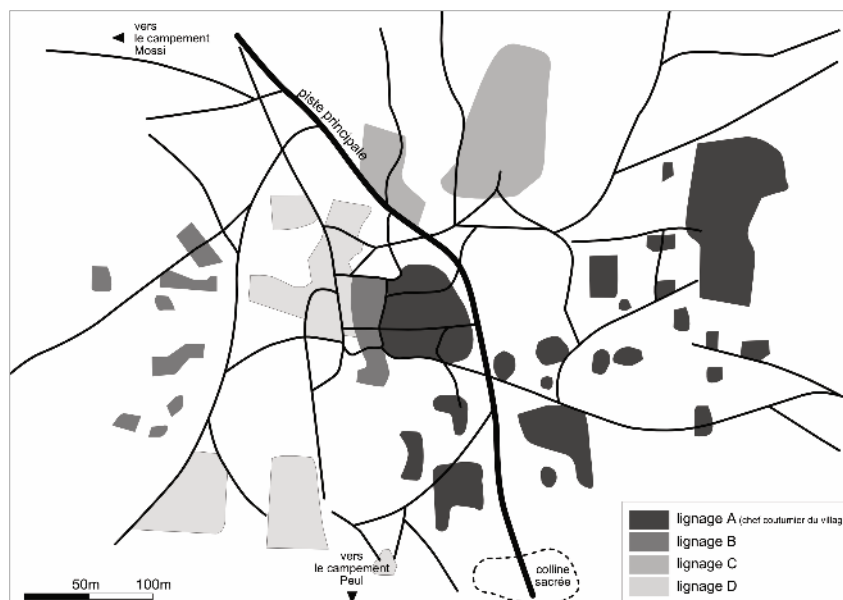


Figure 3 : répartition des habitations des lignages / familles dans le village de Bassoré (auteurs, juin 2017)

1 Au Burkina Faso, l'hivernage correspond à la saison des pluies, durant laquelle l'activité agricole bat son plein.

2 Le néré, en latin *Parkia Biglobosa*, est un arbre nourricier de la famille des légumineuses que l'on trouve dans toutes les savanes africaines. On en pile les fruits pour faire de la farine.

1.3 Croiser observation, écoute active, et entretiens en immersion

Nous avons passé une semaine complète à Bassoré, hébergés par l'un des instituteurs vivant dans une petite maison au nord du village, à proximité de l'école. Cette immersion intensive rendue possible par des contacts passés avec le chef coutumier et les autorités administratives locales, nous a permis de croiser trois méthodes d'analyse du paysage sonore sur le terrain (figure 4) : (1) l'observation ; (2) une écoute active ; (3) et la tenue d'entretiens basés sur des journaux sonores. Étudier le paysage sonore ordinaire implique nécessairement d'être en situation immersive sur le terrain, puisque « quelle que soit la nature de l'observation, elle demande à être rapportée aux conditions à partir desquelles elle devient possible » (Thibaud, 2001, p. 81), les orientations perceptives du sujet étant indissociables des affordances (« potentialités » ou « offrandes ») du site (Gibson, 1979). Il s'agit alors pour le chercheur de « passer d'une observation savante et distanciée à une description ordinaire et engagée » (Thibaud, 2001), excluant la possibilité pour lui d'avoir un regard objectif et détaché, puisqu'il fait partie du monde qu'il étudie (Rodaway, 1994). Cette position que nous avons eue durant cette semaine de terrain est essentielle à la compréhension du sujet traité, mais elle pose également question : notre présence sur le terrain modifie forcément le contexte et le vécu des habitants, qui se savent observés, d'autant plus dans un village de quelques centaines d'habitants où nous étions rapidement identifiés comme les « toubabous venus de France ». ¹ Cela nécessitait donc de rester vigilant lors de la tenue des entretiens et de leur analyse.

L'observation a consisté à arpenter le site, dotés d'un journal de terrain, et à faire des relevés (photographies, relevés graphiques, notes), et notamment à représenter, en s'appuyant sur des photographies aériennes, la structuration socio-spatiale du village sous la forme d'une carte : ses voies de circulation et leur hiérarchisation, la répartition des habitations en fonction des lignages, les éléments permettant de s'y repérer (pompes à eau, arbres majeurs, habitation du chef du village, etc.). Elle a également permis d'observer les comportements de la population et le rythme des activités menées au cours de la journée. Ces arpentages étaient aussi l'occasion pour nous d'entrer en contact avec les habitants du village, et éventuellement de les mobiliser pour la tenue d'un entretien. Ces arpentages étaient effectués seuls ou en compagnie de notre traducteur.

L'écoute active a quant à elle permis de recenser l'ensemble des phénomènes sonores perceptibles dans le village, de les associer à des sources sonores (animaux, activités humaines, éléments naturels), à des lieux (village bâti, brousse, église, etc.), à des individus ou groupes sociaux (forgeron, famille A, enfants,...), ou encore à des moments de la journée (matinée, soirée², nuit) ou de la semaine, nous permettant de mieux saisir les corrélations entre espaces, temporalités et phénomènes sonores, étape indispensable à la compréhension des journaux sonores et des échanges menés à leur issue. Elle nous a également permis, en décalage avec nos expériences préalablement vécues, de prendre conscience des conditions d'écoute propres au village de Bassoré (cf. 1.2).

Enfin, le journal sonore (Geisler, 2012) nous a permis de recueillir les perceptions, représentations et pratiques sonores des habitants du village de Bassoré. La méthode du journal sonore propose d'autres moyens d'expression du vécu sonore que la parole, et elle permet de mettre la personne enquêtée en position d'écoute active et en situation proche de son quotidien (en mouvement et en autonomie dans son village). En effet, que ce soit en phénoménologie (Straus, Merleau-Ponty) ou en écologie de la perception (Gibson), il a été admis que la perception ne pouvait pas être analysée dissociée du mouvement. La mise en contexte, tant écologique que pragmatique, favorise la mise en discours de perceptions, de représentations et de pratiques quotidiennes, la personne interrogée articulant ses références personnelles avec les pratiques sociales repérables dans l'espace. L'échantillon de quinze personnes s'est construit dans le but d'obtenir une diversité de profils : des habitants d'âges différents (d'environ 15 à 75 ans), des hommes et des femmes, issus des quatre lignages bwaba présents dans le village, mais

1 « Toubabou » ou « toubab » est un mot utilisé en Afrique de l'Ouest pour désigner toute personne blanche, quelle que soit sa nationalité, à l'exclusion des Arabo-Berbères.

2 Dans cette région du Burkina Faso, les journées sont divisées en trois temps forts : la matinée, qui s'étend du réveil jusqu'au déjeuner, la soirée, qui correspond chez nous à l'après-midi et la soirée, puis enfin la nuit.

comprenant aussi un Mossi, un Peul et un Samo (le forgeron). Chaque entretien se déroulait en trois temps :

- Tout d'abord un temps de prise de contact et d'explicitation de la démarche et de ses objectifs. Si la personne acceptait de mener cette expérience, un temps était pris pour lui expliquer l'utilisation du matériel mis à disposition (un enregistreur numérique portable).
- Puis une deuxième étape d'une à trois journées, durant laquelle chaque participant tenait un journal sonore, avec pour consigne de faire des prises de son racontant sa journée type à Bassoré en début de période d'hivernage, à travers ses mouvements quotidiens (travail, école, maison, détente). Un enregistreur numérique portable était confié à chaque participant pour cette phase de l'enquête.
- Enfin, une troisième étape d'entretien, plus classique, menée en extérieur aux heures de la journée les moins chaudes, avait pour objectif de faire ressortir de manière plus générale les éléments communs de qualification du paysage sonore de leur village : les sonorités représentatives d'une journée type en hivernage, celles propres aux différents jours de la semaine (jours travaillés, de repos, de marché), aux différentes saisons, celles disparues ou récemment apparues, celles considérées comme positives ou négatives, ou encore celles typiques du village de Bassoré. En cas de difficulté, des extraits du journal sonore étaient réécoutés lors de l'entretien pour réactiver les échanges. Un temps de discussion était ensuite prévu sur l'expérience même de la tenue du journal sonore par les participants.

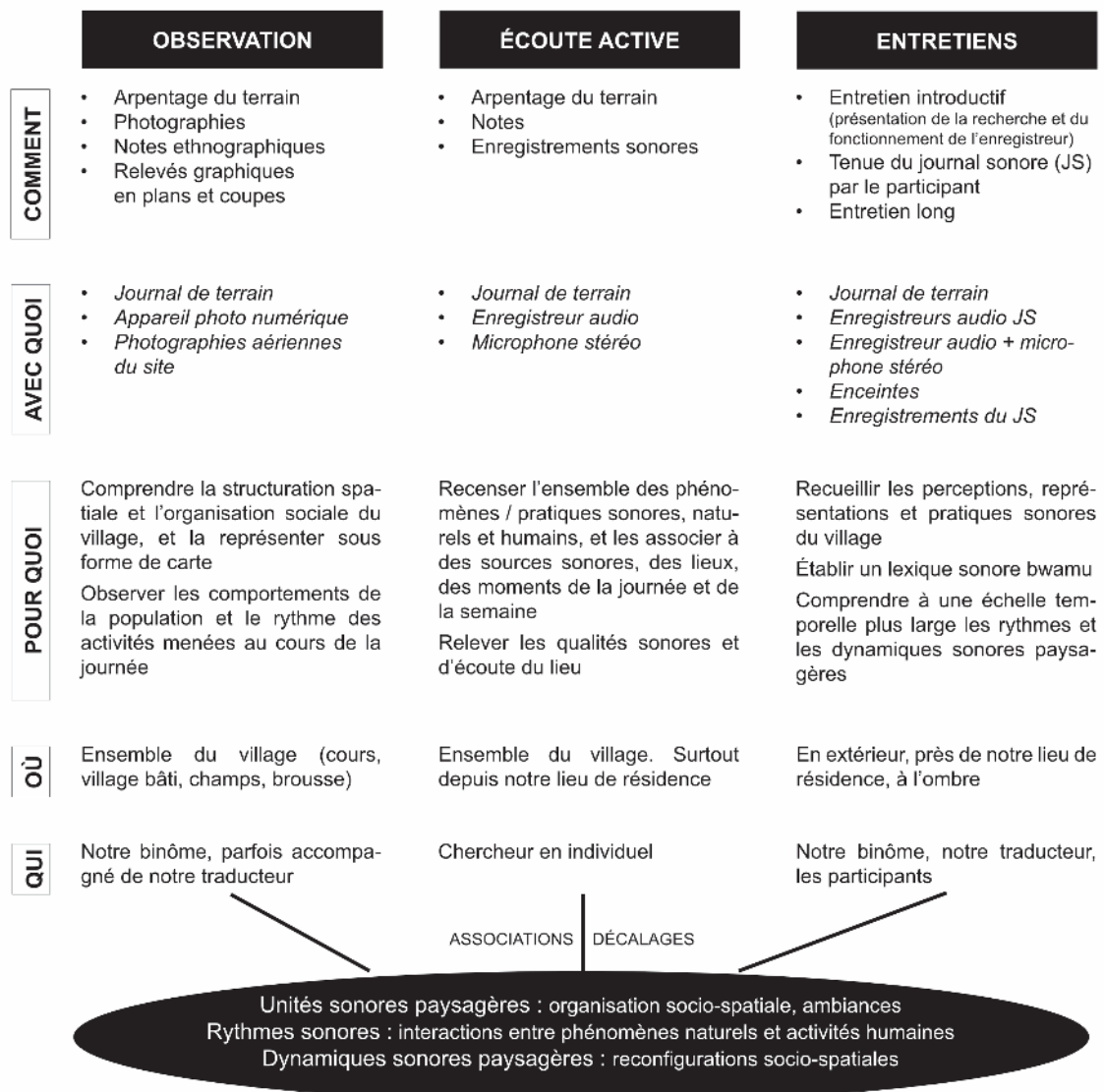


Figure 4 : démarche méthodologique croisée mise en place à Bassoré (auteurs, juin 2017)

En amont de ces entretiens, nous avons établi avec notre traducteur un petit lexique en lien avec l'écoute et l'espace dans la langue bwamu, alimenté au fur et à mesure de l'enquête. Ce lexique nous a permis de nous doter d'un vocabulaire distinguant les manières d'écouter, d'entendre, de faire du bruit, de jouer de la musique, et ainsi d'affiner la tenue de nos entretiens puis leur analyse¹.

Les résultats de notre recherche sont issus d'un croisement des données recueillies à l'aide de ces trois méthodes, et notamment de l'analyse des associations et/ou des décalages qui peuvent éventuellement exister entre, d'une part nos propres observations et ressentis sur le terrain, et d'autre part le discours des personnes interrogées

2. Le sonore comme témoin / acteur de relations socio-spatiales

Cette nouvelle entrée par le sonore sur un terrain connu par l'un de nous a permis de mener des entretiens très fins révélant des éléments sur l'organisation du village de Bassoré, sur l'influence des éléments naturels, de l'activité agricole et des religions sur les rythmes de vie au quotidien, en fonction des jours de la semaine ou des saisons, et sur les reconfigurations socio-spatiales passées et en cours. L'écoute du paysage partage avec l'observation visuelle du paysage un certain tropisme à tenter de faire un parallèle entre formes / sons et dynamiques sociales. S'il y a bien des relations sonores à l'espace, celles-ci sont à détailler et à contextualiser pour en comprendre les dynamiques sociales. Aux formes « marquantes » ne correspondent pas toujours des éléments clés, aux sonorités fortes ne collent pas toujours des réalités sociales majeures. Alors que pour les formes visuelles du paysage, certaines petites marques discrètes sont extrêmement révélatrices de processus sociaux puissants (autels, « limites » foncières floues), pour le paysage sonore, ce sont en grande partie des moments courts dans le temps et perceptibles par l'observation et l'écoute (rythmes quotidiens, événements à la semaine), ou des processus plus long de transformation du paysage sonore livrés lors des entretiens (disparition des instruments traditionnels vs multiplication des systèmes d'amplification acoustique), qui sont potentiellement des indicateurs clés de ces sociétés et de leurs rapports à l'espace.

2.1 Des unités sonores paysagères révélatrices d'une organisation socio-spatiale marquée

Au quotidien, nous le disons en introduction, l'espace dans les villages bwaba est organisé et gouverné par des règles d'usages reposant sur le pouvoir local et l'animisme. Il apparaît que les pratiques, les perceptions et les représentations sonores semblent révéler très clairement cette répartition des usages, distinguant des unités sonores paysagères propres à la cour, au village bâti, aux champs, à la brousse, puis à ce qui est considéré comme extérieur au village.

La cour est le lieu de la famille élargie : les parents, grands-parents, oncles et tantes s'y retrouvent avec les enfants aux moments des repas. C'est également le lieu des tâches du quotidien, réservées aux femmes (piler le maïs pour préparer le tô pour le petit déjeuner, laver le linge). C'est un espace où on discute beaucoup, particulièrement entre femmes. C'est aussi là qu'on retrouve le poulailler avec ses coqs, ses poules et ses poussins, assurant un fond sonore quasi-permanent du lever au coucher du soleil. C'est également l'un des lieux privilégié pour écouter de la musique ou la radio. Chaque famille possède en effet un petit transistor ou un téléphone portable avec des systèmes d'amplification plus ou moins rudimentaires. C'est le lieu où débute et s'achève la journée.

L'association de cours en quartiers de lignages (cf. figure n°3) constitue la partie habitée du village, ou le **village bâti**. C'est ici que se situent surtout les sociabilités entre villageois de lignages différents : on se croise le matin, on se dit bonjour (« inané », « inansé »), on demande

1 Quelques exemples : [sāuén] (son / entendre) ; [ouǰ] (chant, pleur d'un animal) ; [fǰo] avec le ǰ roulé (chant de l'homme) ; [uǰ] (calme, frais) ; [ʃua] (bruyant / agité). Petit à petit, l'apprentissage de quelques mots majeurs dans la description des phénomènes sonores en bwamu nous a permis de valider les traductions données par notre traducteur, et de vérifier que nous comprenions bien les choses de la même manière. Nous nous sommes par exemple rendus compte lors des premiers entretiens qu'une interprétation sous-jacente de notre demande était souvent de privilégier les sons d'origine humaine (voix, chants, musique) au détriment d'une approche plus large des sonorités dans les paysages, incluant les pratiques humaines sonores autres que vocales, les sons mécaniques, les sons naturels, des animaux...

des nouvelles de la famille, du temps. Et en fin de journée (voire tout au long de la journée si l'absence de pluie ne permet pas le travail de la terre), on s'y retrouve dans les cabarets pour discuter, écouter de la musique et boire le dolo, bière locale à base de mil, concoctée par certaines femmes du village. On y retrouve également les petits animaux domestiques qui y divaguent durant la journée (chiens, pintades, cochons) et les activités économiques et sociales majeures, en dehors de l'agriculture (petits commerces, associations, marché, et nous le disions, cabarets). C'est aussi dans cette partie du village qu'on constate une disparité de la production sonore en fonction des quartiers : en effet, si les pompes à eau, actionnées tout au long de la journée, semblent équitablement réparties sur l'ensemble du village, certaines sonorités concentrées dans le quartier du chef du village tendent à témoigner d'un certain pouvoir politique et financier : la présence du seul forgeron du village, accueilli par le chef, mais qu'on entend dans l'ensemble du village, ou encore les moteurs ronronnants des moulins à farine, témoins d'un progrès technique accessible seulement à certains économiquement, et rivalisant avec les chocs répétitifs des pilons dans les mortiers.

En cette période de début d'hivernage, l'activité dans la **brousse**, et plus particulièrement les champs, est encore assez aléatoire. On s'y retrouve en famille pour travailler la terre, planter, désherber. Le labeur quotidien est accompagné par des discussions et des chants religieux, et les encouragements lancés aux bœufs. On y retrouve surtout les femmes et les enfants. Quand le travail de la terre est impossible par manque de pluie, l'espace sonore est uniquement occupé par les grillons, les tourterelles, les troupeaux de vaches et de chèvres surveillés par les enfants ou guidés vers l'extérieur du village par les Peuls. Cet espace est aussi le lieu d'expériences plus individuelles et solitaires : pour certains villageois un lieu de baignade et de contemplation, pour d'autres un lieu de chasse et de pâturage. Ici, les éléments sonores naturels semblent reprendre le dessus sur ceux des hommes.

L'accroche sonore au territoire ne semble pas évidente pour les habitants de Bassoré. S'ils sont volubiles quand aux sonorités propres à leur village, ils témoignent peu de ce qui se passe à l' « **extérieur** » du village. En effet, s'ils nous font part de cérémonies religieuses et de bals poussières audibles le soir depuis les villages de Bakoué ou Mokoui, peu nous relatent les quelques passages de train diurnes et nocturnes (pourtant très perceptibles) ou les passages d'engins motorisés traversant le village sur la piste principale. En effet, dans le reste du village, hormis le seul et unique tracteur et les moulins à farine, peu de moteurs sont audibles, les déplacements se faisant majoritairement à vélo et à pied. Ces décalages entre nos propres perceptions du paysage sonore de Bassoré et celles des villageois questionnent concrètement la vision de Schafer, en rappelant explicitement que la qualité sonore n'est pas une variable absolue d'une part, et que le jugement et l'appréciation d'un son sont intrinsèquement dépendants du contexte socio-culturel d'autre part.

On constate que l'analyse du paysage sonore permet ici de conforter, mais aussi d'apporter des éclairages nouveaux, quant à la répartition des usages et pratiques dans les espaces du village, mais aussi sur l'organisation sociétale, et notamment les rapports de pouvoirs qui peuvent exister entre lignages et groupes sociaux.

2.2 Les rythmes sonores, témoins d'interactions fortes entre phénomènes naturels et activités humaines

Si on se concentre cette fois-ci sur les rythmes sonores, on a pu observer une corrélation très forte durant **la journée** entre phénomènes naturels et activité agricole (figure 5). En effet, en cette période de début d'hivernage en milieu rural, l'activité agricole, et donc toute la vie du village, est fortement tributaire de l'arrivée ou non de la pluie. S'il pleut tôt le matin, tout le monde ira au champ, et on attendra la livraison par un camion venant de l'extérieur d'intrants. Une effervescence aura lieu plus tôt et de manière plus forte dans le village, qui se concentrera ensuite durant le reste de la journée dans les champs. Le réveil tôt le matin signifié par le bruit des pompes pour puiser l'eau servant à abreuver les bêtes marquera le début de la journée, le son sourd des pilons au fond des cours indiquera la préparation du têt matinal, et les passages grinçants des vélos, accompagnés des pas des vaches qui sortent de leurs enclos, le départ en brousse. Dans la journée, à cette saison, le calme marque la journée dans la partie habitée du

village, et le regain d'activité se fait sentir nettement le soir avec les discussions enjouées qui sortent des cabarets, mêlées aux bêguètements des chèvres, puis aux meuglements des vaches et aux cacabements des pintades, annonçant la tombée de la nuit... Et s'il ne pleut pas, l'ambiance sera beaucoup plus diffuse, et le contraste en fonction des moments de la journée beaucoup moins net entre l'espace du village bâti et celui de la brousse et des champs. Quelques-uns, surtout des femmes et des enfants, allant au champ, mais la plupart restant dans la partie bâtie du village, à siester, discuter ou boire du dolo en attendant la pluie.

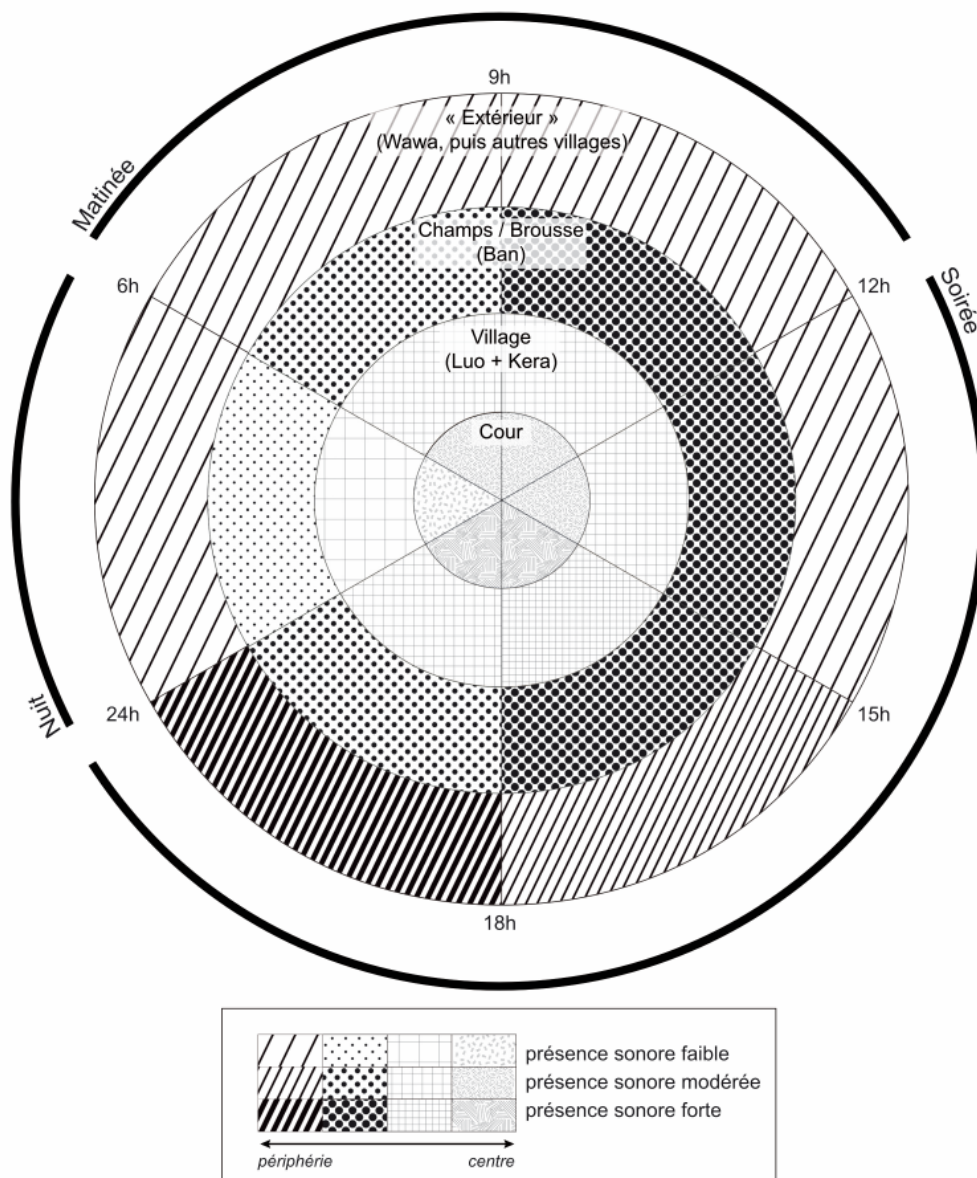


Figure 5 : unités paysagères et rythmes sonores d'une journée type de début d'hivernage à Bassoré (auteurs, juin 2017)

À l'échelle **de la semaine**, ce sont surtout les cérémonies et traditions religieuses, ainsi que les activités commerçantes qui semblent rythmer le paysage sonore. Un jour particulièrement sonore est ressorti des entretiens : le mercredi, jour de marché. C'est à ce moment-là que se retrouvent le long de la piste principale différents commerçants de la région. C'est un moment pour acheter certains éléments non présents dans les boutiques locales, mais aussi un lieu pour discuter et échanger sur les actualités du cru (les familles, l'arrivée ou non de la pluie ici et ailleurs). S'ils ne sont pas ressortis clairement des entretiens, deux autres jours majeurs semblent ressortir du rythme hebdomadaire par l'écoute, cette fois-ci pour leur calme : le dimanche et le vendredi. Il

s'agit des jours non travaillés, ou moins travaillés en début de cette saison de semis. Le dimanche est le jour officiel de repos pour les chrétiens catholiques et protestants. À Bassoré, c'est un jeune catéchiste qui officie dans la petite église du village : tôt le matin, une grande partie de la population s'y retrouve et chante, dans et en dehors de l'église, ses portes restant ouvertes pour accueillir un maximum de paroissiens. Un moment très fort de communion, laissant ensuite place à une journée très calme de repos. Un autre jour semble également montrer une baisse de régime dans la production sonore, cette fois-ci moins directement affichée : le vendredi. Il s'agit du jour de repos lié au culte animiste (figure 6). Le calme latent du vendredi semble révélateur d'un maintien des traditions animistes profondément ancrées, alors que les habitants sont officiellement pour la majorité catholiques ou musulmans. D'autres événements rythment la vie du village, de **manière plus événementielle** : les cérémonies religieuses lors de mariages ou de décès, ou encore les bals poussières¹.



Figure 6 : lieu de culte animiste du Do et église catholique se côtoient à Bassoré (auteurs, juin 2017)

Enfin, à l'échelle de **l'année**, deux saisons très différentes ressortent, la saison sèche, et la saison des pluies dite hivernage, avec notamment une transition très marquée lors du passage de la saison sèche à la saison des pluies : l'arrivée des vents et pluies fortes, chargeant d'humidité l'air et favorisant ainsi la propagation des bruits des moteurs d'avions survolant le territoire ou ceux des trains passant au nord-ouest du village, le retour en force des oiseaux (notamment perdrix et pintades), le martèlement du forgeron s'activant pour remettre en état l'ensemble des dabas du village, avec certains sons très symboliques : le klaxon du camion de la Sofitex venant livrer les intrants, ou le cri d'un oiseau annonciateur de la saison des pluies (le Zoundiélenguémé ou « la fatigue d'abattre les margouillats »). De manière générale, on distingue une activité très prononcée dans les champs en hivernage, d'un repos prolongé dans le village bâti durant la saison sèche.

À une échelle temporelle encore plus large, on peut cette fois-ci observer des dynamiques sonores propres à des reconfigurations socio-spatiales passées ou en cours.

2.3 Les dynamiques sonores, caractéristiques de reconfigurations socio-spatiales passées ou en cours

Analyser la répartition spatiale et temporelle des faits sonores et des ambiances produits au quotidien appelle également à se questionner sur les évolutions sonores de ces paysages sur le temps long. Si les unités paysagères et les rythmes sonores peuvent être analysés à travers l'observation et l'écoute, celle des dynamiques sonores doit elle s'appuyer sur la mémoire auditive, à travers des entretiens, des témoignages, des lectures, des descriptions des paysages du passé... L'absence d'archives sonores conduit ainsi à reconstruire par assemblage de

¹ Les bals poussière sont des événements festifs organisés par des groupes de jeunes au sein d'un village, souvent à l'extérieur, sur une place en terre battue. Ce sont des moments de rencontre et de danse dans une atmosphère chaude et poussiéreuse.

fragments de récits, ce qui devait exister et ce qui pouvait être vécu dans le passé. L'observation et l'écoute active du temps présent nous ont amenés à nous interroger également sur la réalité sonore des « temps anciens du bwamu »¹. Par exemple, les bruits assourdissants de la pluie sur le toit en tôle à l'intérieur de notre habitation et son écho à l'extérieur est probablement l'une de ces évolutions notables du paysage sonore au sein de ces villages anciens. Alors que ce changement de matériau est adopté pour le gain d'étanchéité, l'absence d'entretien ou encore la chaleur dégagée, sa dimension sonore pourtant très prégnante n'a pas été mentionnée par les habitants (rappelant probablement la difficulté de rendre compte de cette dimension lorsqu'elle n'est pas produite par l'homme).

En revanche, l'évolution des paysages sonores a souvent été abordée à travers la présence/absence d'êtres vivants (humains et non humains). La disparition de certains animaux, perçue à travers l'absence progressive des cris de hyènes dans la brousse lointaine, des chants des marabouts, ou bien de certains oiseaux annonceurs de la pluie a été régulièrement évoquée. Ces moments d'entretiens étaient de réels appuis pour comprendre l'attachement certain des habitants de Bassoré à la culture bwaba, mêlant la fière image du grand cultivateur à certains éléments marquants du monde de la brousse (génie, lieux, etc.). Dans ce même registre, certains habitants ont relevé la présence de plus en plus forte des cris d'ânes dans le village, attestant ici de l'arrivée massive de Mossis dans la région, les ânes ayant été importés par ce peuple pour aider à cultiver la terre.

Sur un volet plus anthropocentré, deux éléments majeurs semblent ressortir des entretiens menés à Bassoré. Tout d'abord, il est apparu que les désagréments sonores dans le village étaient principalement liés aux disputes de couples, assez courantes la nuit dans les cours. Nous parlions d'une clarté auditive particulièrement prégnante à Bassoré, cette clarté auditive peut rapidement dénoter une certaine promiscuité sonore dans le village, apparemment subie par une partie de ses habitants. Une piste intéressante consisterait à voir s'il existe une corrélation entre cette promiscuité sonore nocturne et la dédensification apparente du village dans ses constructions nouvelles.

La question de la musique a également été abordée par un certain nombre d'habitants. En effet, la disparition de certains instruments traditionnels comme les calebasses, les balafons et les tambours (les petits instruments simples en paille étant probablement les plus touchés - cf Fournier, 2015) a parfois été décrite de manière nostalgique, mais aussi davantage comme une évolution normale face à la diffusion et à l'utilisation de plus en plus aisée et stimulante des sons amplifiés. Ce phénomène peut être aussi associé à la restructuration sociale du village. En effet, les familles de griots y détiennent souvent le savoir (et le droit) de jouer de certains instruments. Aujourd'hui, à Bassoré, la famille de griots a décidé de ne plus assurer ce rôle difficile, parfois glorifié, mais aussi souvent dévalorisé et moqué. Détentrices du Do², cette famille qui a abandonné la gestion de certains rites traditionnels, réussit tout de même à se positionner et à conserver une fonction de pouvoir importante au sein du village. Cette évolution peut interpeller sur la vie du village : comment cette famille maintient-elle ce pouvoir ? Comment est vécue au sein du village la fin des griots locaux, remplacés par des griots des villages voisins ? À Bassoré, cette famille semble davantage se positionner sur des fonctions collectives liées à l'agriculture (coopératives locales) ou bien des activités dédiées à la pratique de la religion catholique au sein du village. L'entrée par le sonore soulève ainsi, sous un angle nouveau, la question des pouvoirs, de leur répartition et de leurs évolutions au sein des familles principales d'un petit village bwaba traditionnellement animiste. Il donne à voir les potentielles recompositions et les tensions entre les familles de notables bwaba qui s'expriment souvent par des tensions foncières dans lesquelles la terre et/ou l'étranger restent le prétexte dissimulant des désaccords plus profonds sur les représentations de la communauté villageoise et de son avenir (Hochet & di Balmé, 2013 ; Jacob, 2007).

1 En référence au livre écrit par Nazi Boni, écrivain bwaba « Crépuscule des temps anciens, chroniques du Bwamu », 1962.

2 Les Bwabas vouent un culte à Do, fils du dieu créateur, incarnation de la nature à l'état sauvage.

3. Analyser le paysage sonore en pays bwa : retours sur la méthode

Cette première expérience commune de terrain dans le village de Bassoré nous a permis de dégager plusieurs pistes de réflexion sur la manière dont le sonore pouvait alimenter l'analyse du paysage ordinaire, sur les pratiques, les perceptions et les représentations sonores en pays bwa. Elle nous permet aussi dans cette dernière partie de revenir sur les méthodes que nous y avons développées et la manière dont elles pourraient être améliorées dans ce contexte d'enquête rural africain. Nous interrogerons également les atouts du sonore dans le travail d'enquête et plus généralement ceux du matériau sonore dans la recherche.

3.1 Les « pouvoirs » du sonore dans un travail d'enquête

Le journal sonore est une méthode qui demande au chercheur d'être nécessairement sur le terrain et en contact avec les populations et le territoire concernés par l'étude. Il a montré plusieurs avantages pour analyser les relations qu'entretiennent les habitants du petit village de Bassoré avec leur territoire de vie. Il a tout d'abord un pouvoir ludique et donc attractif, déjà expérimenté dans d'autres contextes et auprès de populations très différentes¹ : une dimension ludique apportée à la fois (1) par l'objet de l'analyse lui-même, le paysage sonore, qui touche universellement les individus tout en étant peu conscientisé, ce qui en fait un sujet accessible et « léger », n'inspirant pas de défiance particulière ; et (2) par l'outil servant de médium à l'enquête, l'enregistreur audio numérique. En effet, par sa nouveauté il attise la curiosité, sa manipulation se prêtant au jeu, et sa possession faisant l'objet d'une certaine fierté au sein du village.

Au-delà de sa grande capacité à mobiliser, le journal sonore engage les participants dans une véritable réflexion sur la qualification de leur environnement et le récit de leur quotidien sonore, les plongeant dans une écoute active et attentive inédite. Le début de cette expérience passe par une prise de conscience individuelle de son environnement sonore, puis elle glisse assez rapidement vers sa mise en partage, servant alors de levier à des discussions collectives : l'originalité de l'objet et de la méthode provoquent l'intérêt de chacun et des échanges en groupes autour du détenteur de l'enregistreur audio sur leur quotidien sonore, ce qu'il évoque chez eux et ce qui serait représentatif de leur paysage sonore.

Contrairement à des entretiens menés sur un temps court, le journal sonore permet un récit du vécu sonore à plus long terme (à différents moments de la journée et de la semaine) recouvrant ainsi une palette plus large des situations vécues au quotidien et offrant le temps d'une réflexivité plus nourrie. Il favorise de ce fait également l'accès à des moments (la soirée et la nuit) et des lieux (la cour) de l'ordre du privé et de l'intime. Il met également le participant dans une position d'autonomie (puisque le chercheur est absent), et en mouvement, plus proche d'une situation réelle. Il faut toutefois mesurer notre propos quant à une mise en situation plus « réelle », dans le sens où se focaliser sur les perceptions sonores peut entraîner une « torsion sensorielle » (Pecqueux, 2013), c'est-à-dire une attention moindre au contexte global de notre présence au monde, nous éloignant alors d'un rapport quotidien à notre environnement mobilisant l'ensemble de nos sens. Mais nous avons déjà précédemment évoqué les raisons d'axer notre analyse du paysage sur sa dimension sonore (cf. 1.1).

La méthode du journal sonore permet également de dépasser les difficultés liées à l'écriture et à la représentation graphique, encore plus prégnantes au sein de la population de la campagne burkinabè, et plus largement à la mise en langage de l'expérience sensorielle. En effet, l'expression des expériences sonores, ainsi que le langage utilisé pour y parvenir, sont des problèmes récurrents dans ce type de recherche (Faburel, Manola, 2007). Notre embarras pour nous exprimer sur notre rapport sonore au paysage s'explique, d'une part par la complexité même des rapports sensibles aux territoires de vie, et d'autre part par les difficultés de leur expression, de leur mise en langage, et notamment de « l'énonciation de la perception sensorielle » (Grésillon, 2006, p. 39)². Yves Michelin (1998) avait déjà montré dans les années 1990 qu'il était

1 La méthode du journal sonore avait déjà été expérimentée de 2009 à 2011, sous une autre forme, dans des quartiers durables d'Europe du Nord - Allemagne, Suède, Pays-Bas en milieu urbain dense (Geisler, 2012).

2 Voir également à ce sujet, en ce qui concerne la langue française, les travaux menés par Danièle Dubois au sein du laboratoire LAM (Lutherie - Acoustique - Musique). Aucune étude n'a été menée à ce jour sur ce sujet au Burkina Faso, mais notre expérience

plus aisé et plus riche d'accéder aux rapports que les populations entretiennent avec leurs paysages par l'usage de la photographie qu'à partir d'entretiens uniquement basés sur le discours.

En résumé, le journal sonore revêt principalement quatre atouts :

- il sert de déclencheur ludique à une écoute attentive, engagée (par l'objet de l'étude lui-même, le paysage, et par l'outil que constitue l'enregistreur audio, servant de médium entre l'écouter et son environnement sonore quotidien) ;
- il permet une mise en situation de l'enquêté plus proche de son quotidien (en mouvement et sur un temps plus long) par rapport à un entretien plus classique, permettant au chercheur d'accéder à des lieux et des moments de la vie privée, voire des lieux « interdits » ;
- il permet de dépasser les difficultés liées à l'expression du sensible, à l'écriture et à la représentation graphique ;
- et il produit un matériau analysable pour lui-même et appropriable pour la réalisation de documents servant à la communication scientifique.

C'est ce dernier point que nous allons détailler plus particulièrement dans la partie suivante.

3.2 Richesses et limites du matériau sonore

Nous l'avons vu, le journal sonore permet sur le terrain d'établir un rapport plus actif entre les participants et leur environnement sonore, ainsi qu'un rapport particulier entre l'enquêteur, en retrait au moment de la tenue du journal sonore, et l'enquêté, qui livre un récit de son quotidien sonore jusque dans ses moments et ses espaces les plus intimes. Certains entretiens nous ont également montré la complémentarité qui peut exister entre le discours et les enregistrements audio produits dans le cadre de la tenue du journal sonore. Si certains étaient plus à l'aise pour parler de leur vécu sonore, d'autres, par des biais non clairement identifiés¹, étaient incapables lors de l'entretien de parler de leur quotidien sonore, et encore moins de nous expliquer le choix de leurs prises de son et ce qu'elles racontaient d'eux et de leur vie au village. Nous avons particulièrement expérimenté cette situation avec une jeune femme qui était quasiment muette lors de l'entretien, mais qui a restitué un journal sonore d'une richesse, tant d'un point de vue qualitatif que quantitatif, exceptionnelle. Il permettait de retracer toutes ses activités au sein du village durant deux jours, du lever au coucher du soleil : le réveil de la famille, l'alimentation des animaux et le petit déjeuner, puis le pilage du maïs par les femmes dans la cour familiale, les salutations matinales au cœur du village, les activités agricoles dans les champs au rythme de la daba et des chants traditionnels, le temps agité et joyeux du repas le soir avec toute la famille, puis la messe à l'église, avant le calme de la nuit, dont l'espace sonore n'est empli que des chants continus des chauves-souris et les meuglements ponctuels des vaches.

Le journal sonore permet également la production d'un corpus audio conséquent qu'il convient d'analyser de retour du terrain. Sur les quinze entretiens réalisés en juin 2017, onze comprenaient la tenue d'un journal sonore, chaque journal comportant en moyenne une trentaine d'enregistrements audio, chacun d'une durée allant de quelques secondes à une demi-heure. Se posent alors plusieurs questions : comment analyser ce corpus ? Comment associer à posteriori à chaque prise de son, une situation, une action, des intervenants, un lieu ? Comment ne pas en « pervertir » le contenu, c'est-à-dire comprendre l'intentionnalité de la prise de son, ce qu'elle cherche à raconter sans l'interpréter avec les propres filtres personnels, culturels et scientifiques du chercheur ?

Deux adaptations au contexte rural burkinabè et au traitement plus rigoureux d'un matériau sonore conséquent nous semblent indispensables pour améliorer cette méthode : la nécessité de réécouter les enregistrements effectués par les participants avec eux et/ou d'autres lors d'un

de terrain durant l'été 2017 nous a confortés dans l'idée que ce manque de vocabulaire et d'expression du vécu sonore était également perceptible chez les Bwabas.

¹ Plusieurs hypothèses quant à la réticence de cette femme à s'exprimer peuvent être envisagées : une simple timidité, la difficulté pour une femme à s'exprimer à des étrangers, d'autant plus blancs et dont l'un des deux est un homme, ou/et la présence d'un traducteur, personne influente dans le village.

terrain ultérieur, qui pourrait être inspiré de l'entretien sur écoute réactivée¹. Il semblerait aussi pertinent de localiser les prises de son effectuées par les participants. En effet, contrairement aux expériences menées en Europe du Nord où un livret contenant une carte du quartier étudié accompagnait l'enregistreur audio et permettait d'y localiser les prises de son, il était impossible d'appliquer ce protocole à Bassoré : tout d'abord parce qu'il n'existait pas de support cartographique précis du village, mais aussi parce que la représentation graphique, et d'autant plus cartographique, était un exercice peu évident pour certains habitants du village. Avec l'accord des participants, une puce GPS associée à l'enregistreur audio permettrait de localiser les prises de sons, de les dater et de visualiser les déplacements des participants pour les mettre en débat. Car, au-delà du traitement, ce matériau sonore constitue également une matière riche pour communiquer, de manière complémentaire au discours, les résultats de notre recherche. Nous n'échappons pas, au même titre que les personnes que nous enquêtons, aux limites du langage parlé et écrit pour retranscrire les rapports sensibles au territoire. Il semble en effet nécessaire de compléter ces apports écrits et oraux par des représentations visuelles et sonores, pouvant prendre la forme de cartes visuelles, de cartes ou chorèmes dynamiques et interactifs, visuels et sonores ou encore de cartes postales sonores². La cartographie reste encore la représentation la plus adaptée pour communiquer des phénomènes spatialisés de manière synthétique, directe, et le sonore reste particulièrement parlant pour communiquer sur le sonore.

Conclusion / discussion

Dans le cadre de cet article, nous nous sommes donc appuyés sur un terrain connu depuis plus de dix ans par l'un d'entre nous (Caillault, 2011), avec l'objectif d'échanger sur le paysage, *via* un dispositif thématique connu par l'autre, en l'occurrence le paysage sonore (Geisler, 2012). Le décentrage thématique est alors d'une part un moyen de revisiter un terrain connu sous un autre œil - nous pouvons même dire avec une nouvelle oreille -, et d'autre part d'interroger le paysage sonore, en expérimentant une démarche complète d'observation et d'enquête dans un contexte culturel nouveau (rural africain).

En expérimentant un prisme d'analyse inédit avec des méthodes nouvelles, nous cherchons généralement à accéder à une autre manière de comprendre un territoire. Ce travail conjoint sur le paysage, plaçant ici le sonore au centre de la démarche, a permis de confirmer certains éléments forts qui caractérisent les relations entre les habitants et ces espaces ruraux de la région du Tuy, à l'image des rythmes agricoles (présence d'animaux d'élevage et d'aide au labour, déplacements journaliers entre les champs et le village bâti, poids des familles, etc.), voire de révéler des éléments jusque là négligés ou relégués à des statuts faussement anecdotiques. L'un des risques courants des observations menées dans ces campagnes en mouvements est de se focaliser sur les éléments récents permettant de lire le paysage, en oubliant la matrice et les forts héritages dans lesquels ils prennent place. Ainsi la modernité agricole est parfois exclusivement lue à travers les nouvelles pratiques, en omettant le poids de la régulation foncière par les familles lignagères d'un village et le fond culturel animiste des Bwaba. L'écoute active et les entretiens sonores ont été ici une véritable aide pour lire et décrypter ces paysages à l'échelle d'une communauté villageoise. Plus finement, le passage par le sonore dévoile également des sphères intimes difficilement accessibles, y compris après des séjours prolongés. Les journaux et les

1 L'entretien sur écoute réactivée est une méthode d'enquête mise au point à partir des années 1980 par le laboratoire Cresson (ENSA Grenoble). Elle a été testée dans différentes recherches portant sur l'espace construit, sur la description du paysage urbain, sur les problèmes de bruit, sur la communication et l'interaction sociale. L'objectif est de recueillir les réactions d'individus à qui l'on fait écouter des sons de leur propre environnement. L'enregistrement audio devient alors le médium d'un dispositif paradoxal dont l'objectif est à la fois de distancier la familiarité sonore, grâce au détachement inhérent à la prise de son et à sa diffusion en salle, et de se rapprocher du vécu quotidien pour faire retrouver à l'habitant des perceptions sonores déjà expérimentées (Augoyard, 2001, p.127-153).

2 La carte postale sonore est un outil de représentation créative qui donne à faire entendre sa propre expérience d'un lieu. Il s'agit d'analyser un lieu par l'écoute, pour en faire ressortir les éléments marquants, puis, par la captation sonore et le montage audio, de recomposer une représentation personnelle de ce lieu. L'objet final est une création sonore de quelques minutes, pouvant être accompagnée ou non d'une ou plusieurs photos / images (cf. les cartes postales réalisées par les étudiants ingénieurs paysagistes d'Angers).

entretiens ont par exemple révélé des changements sociaux en cours et la difficulté de vivre la promiscuité dans une période où la présence des grandes cellules familiales se raréfie, puisque les jeunes couples cherchent souvent à ne plus vivre avec leurs parents.

En confrontant des méthodes déjà expérimentées à un nouveau contexte, les questions liées aux référentiels scientifiques et à l'adaptation des outils semblent essentielles. Alors que beaucoup de concepts se forment dans le Nord pour les Nord, à l'image du concept d'anthropocène dans le champ de l'environnement, le sonore ne semble pas échapper à cette critique d'un point de vue théorique et empirique. Ainsi, la dichotomie défendue par M. Schafer, à travers le concept de *soundscape*, entre paysages Hi-Fi et low-fi, ne semble pas ici transposable. D'une part, la question de l'urbain et des sonorités qui lui sont associées ne se pose pas aujourd'hui, puisqu'il n'y a pas de dessein des sociétés rurales à aller vers l'urbain ; et d'autre part, nos observations montrent que les sons mécaniques considérés négativement dans nos sociétés post-industrielles du Nord, sont à Bassoré plutôt associés au progrès et à la modernité, ne conduisant pas nécessairement à une perception de dégradation du paysage sonore.

Ce travail, encore à un stade exploratoire, a permis d'étudier le paysage sonore à travers un dispositif méthodologique adapté aux contextes rencontrés. Les premiers résultats dévoilent quelques éléments stimulants pour poursuivre cette démarche interdisciplinaire sur le paysage. Étendre le périmètre d'étude à l'extérieur du village bâti permettrait d'aborder certains vécus esquissés lors des entretiens ou présumés : les expériences plus individuelles et contemplatives liées à la nature dans la brousse, la pratique de la chasse ou encore la localisation des zones de pâturages pratiquées par les Peuls. La question des dynamiques d'évolution sonore de ces paysages sur le temps long est probablement aussi un futur sujet à explorer pour interroger le vécu des habitants de ces espaces en pleines mutations, que ce soit *via* la réécoute de sons préenregistrés, ou bien le recours à des archives écrites décrivant les paysages sonores du passé (littérature locale, contes, chants, etc.).

Bibliographie

- Augoyard J.-F., 2001, « L'entretien sur écoute réactivée », M. Grosjean, J.-P. Thibaud (dir.), *L'espace urbain en méthodes*, Éd. Parenthèses, 2001, 127-152
- Berque A., 1996, *Être humains sur la terre*, Éd. Gallimard, Coll. « Le Débat »
- Berque A., 1992, « Une certaine conception de l'environnement », P. Brunet (dir.), *Atlas des Paysages ruraux de France*, Paris, Éd. de Monza
- Besse J.-M., 2011, *L'espace du paysage*
- Caillault S., & Marie M., 2016, Le terroir villageois : un cadre d'analyse pertinent des dynamiques rurales ? Recompositions des pouvoirs locaux autour de la gestion de terres de l'ouest du Burkina Faso, *La renaissance rurale d'un siècle à l'autre ?*, Journées rurales 2016
- Caillault S., 2011, *Le feu, la brousse et la savane. Modélisation spatiale de la dynamique des paysages soudaniens (Burkina Faso)*, Thèse de doctorat, Université de Caen Basse Normandie, laboratoire GEOPHEN, UMR LETG (Dir. D.Delahaye et A. Ballouche)
- Devineau C., 2016, « Bwɔni, un mot pour dire ce qu'implique être griot chez les Bwaba », *Recherche & Prospective*, N°114, sept. 2016, Fondation Maison des Sciences de l'Homme
- Duponnois, R., & Lacombe, B., 2007, *La brousse, le champ et la jachère au Burkina Faso*
- Faburel G., Manola, T. (coord.), 2007, *Le sensible en action. Le vécu de l'environnement comme objet d'aide à la décision*, Tome 1 : sensible, ambiance, bien-être et leur évaluation en situation territoriale, ODES 93, CRETEIL, IUP
- Fournier, A., 2015, Tressage d'herbes et attachements juvéniles chez les Bwaba du Burkina Faso, *AnthropoChildren*
- Geisler E., 2012, « Le paysage, un moyen de (re)qualifier et de cartographier l'environnement sonore », R. Barbanti, P. Mariétan, *Sonorités*, n°7, 145-159
- Gibson J. J., 1986 (1979), *The Ecological Approach to Visual Perception*, Psychology Press, New Ed.
- Grésillon L., 2006, « De l'espace de qualité à celui du bien-être : une question d'appropriation sensorielle », S. Fleuret (dir.), *Espaces, qualité de vie et bien-être*, Presses de l'Université d'Angers, 37-45
- Hochet, P., Di Balme L. A., 2013, « La dialectique de l'étranger. La construction des relations contradictoires à l'étranger à la croisée des institutions coutumières et des politiques publiques dans l'Ouest du Burkina Faso », *Autrepart*, (1), 55-70
- Jacob, J. P., 2007, *Terres privées, terres communes : gouvernement de la nature et des hommes en pays winye (Burkina Faso)*, IRD éditions
- Lenclud, 1995, « L'ethnologie et le paysage : Questions sans réponses », C. Voisenat (dir.), *Paysage au pluriel : pour une approche ethnologique des paysages*, Éd. de la Maison des sciences de l'homme, 3-17
- Luginbühl Yves, 2007, « La place de l'ordinaire dans la question du paysage », *Cosmopolitiques*, n°15, juin 2007, numéro spécial : Esthétique et Espace Public, 187-192
- Michelin Y., 1998, « Des appareils photo jetables au service d'un projet de développement : représentations paysagères et stratégies des acteurs locaux de la montagne thiernoise », *Cybergeographie : European Journal of Geography* [En ligne], Politique, Culture, Représentations, document 65, URL : <https://journals.openedition.org/cybergeographie/5351>
- Pecqueux A., 2013, « J. L. Austin, la perception et son ethnographie », P.-L. Colon, *Ethnographier les sens*, Éd. Pétra, Coll. Anthropologiques, 43-70
- Pélissier, P., Sautter G., 1970, « Bilan et perspectives d'une recherche sur les terroirs africains et malgaches (1962-1969) », *Etudes rurales*, n° 37/39, 7-45
- Rodaway P., 1994, *Sensuous geographies : Body, Sense and Place*, Routledge
- Sgard A., 2012, *Le partage du paysage*, Rapport pour l'habilitation à diriger les recherches, spécialité géographie, Université de Grenoble
- Thibaud J.-P., 2001, « La méthode des parcours commentés », M. Grosjean, J.-P. Thibaud (dir.), *L'espace urbain en méthodes*, Éd. Parenthèses, 2001, 79-100